
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 21

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

27 juin 2000

Quand l'art s'éclate

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mardi 27 juin 2000

Le Devoir • p. B9 • 554 mots

Quand l'art s'éclate

Potlatch, dérives, de Mathilde Monnier, apporte au festival de danse de Montpellier une atmosphère particulière

Martin, Andrée

Du 20 au 24 juin dernier, le Montpellier Danse 2000 offrait à son public *Potlatch, dérives*, une manifestation qui sortait réellement des sentiers battus des festivals de danse. Un regard sur l'art, à prendre tel quel, et de toutes les façons: assis, debout, couché...

Qu'est-ce qui fait la réelle valeur d'un festival? Son accueil, sa manière de traiter les professionnels et le public qui déferlent chaque jour pour se régénérer le coeur et l'esprit, son ambiance, et bien sûr, sa programmation. Sur tous ces tableaux, Montpellier Danse semble - une fois de plus - avoir rempli sa tâche avec tact et diligence. Soleil aidant, l'accueil est des plus charmants, l'ambiance à la fois sérieuse et décontractée, et le programme parsemé d'événements, dont certains sortent de l'ordinaire et sont particulièrement bien choisis pour un cadre festivalier. *Potlatch, dérives*, imaginé par Mathilde Monnier, chorégraphe et directrice du Centre chorégraphique de Montpellier depuis 1994, s'installe parmi ces manifestations qui n'ont leur véritable valeur qu'à l'intérieur d'un temps et d'un espace précis, et qui apportent au cadre qui les soutient, en l'occurrence ici le festival de danse de Montpellier, une atmosphère particulière.

S'inspirant du terme chinook "potlatch", sorte de rituel du don pratiqué par les

Amérindiens de la côté ouest canadienne, Mathilde Monnier a demandé à plus de trente artistes de lui faire don d'une oeuvre - ou de quelque chose qui s'en rapproche ou en découle - tout en imaginant cette même oeuvre dans un espace précis situé à l'intérieur des murs du centre chorégraphique qu'elle dirige. Des créateurs de toutes disciplines, photographes, danseurs, chorégraphes, plasticiens, philosophes, etc., visiblement fort charmés par l'idée, ont répondu à l'appel avec des dons aussi profonds que farfelus, qui sentaient bon la liberté d'être et de créer, sans obligation mercantile.

Le résultat, une grande manifestation artistique vivante, pleine d'humour et entièrement gratuite, où se juxtaposaient et se succédaient des installations, des ateliers, des vidéos, des performances, dans laquelle le public pouvait flâner de 11h à 23h, tous les jours sans interruption. Les metteurs en scène Pascale Murtin et François Hiffler offraient au public leur absence de la manifestation dans une vidéo d'ameublement (où ils sont évidemment présents). Loïc Touzé, chorégraphe, avait imaginé un espace clos où le visiteur, seul, choisissait costume, musique et éclairage, pour ensuite inventer et exécuter sa propre danse sous l'oeil anonyme d'une caméra vidéo. Au terme de la prestation, Touzé devait négocier avec le visiteur pour savoir si

© 2000 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20000627-LE-0041

oui ou non le morceau d'anthologie pouvait être diffusé publiquement. L'architecte et plasticien Éric Watier a pour sa part exposé, sur ce qui ressemblait à un babillard de laverie, les témoignages d'artistes ayant détruit volontairement certaines de leurs créations (extrait de son futur livre intitulé *L'Inventaire des destructions*). L'intérêt de cet étalage d'histoires, souvent abracadabrantes et très drôles, sur les circonstances et la manière dont plusieurs créateurs se débarrassent de leurs oeuvres, demeure la réflexion sur le rapport à l'objet, et l'attachement/dépendance qui en découle.

Potlatch, dérives offrait aussi une exposition de photographies d'archives des Indiens Kwakiutl du nord de la Colombie-Britannique exécutant le rituel du potlatch (Michel Wasserman), des bocaux en verre contenant les rejets alimentaires de l'artiste (du vomis quoi! Patrick André), une création chorégraphique que des spectateurs choisis par petites annonces avaient la possibilité de commenter à loisir (Jérôme Bel), un faux appartement, salle à manger et salon, où l'on pouvait s'asseoir, regarder la télé, ou encore feuilleter des livres (Annie Tolleter, Anna Zisman, Karim Zeriahen), etc. Des oeuvres à écouter ou à vivre sans crainte, qui ramenaient l'ensemble de la faune humaine grouillante qui participait à l'événement, au coeur même des choses; imaginaire et quotidien confondus.

Au-delà du caractère humoristique, sagement excentrique, de ces dons artistiques, l'intimité, comme l'expérience et la réflexion semblaient définitivement au centre du potlach-dérives de Mathilde Monnier; réflexion sur la nature même d'une oeuvre, sur la

notion d'appartenance de celle-ci, sur le temps, sur la fragilité de l'art et des êtres qui le consomme. Une réflexion aussi s'installait avec acuité, celle portant sur notre manière de regarder, voire d'appréhender, l'art - ici, il était permis de toucher, d'intervenir, bref de participer. Une manière toute simple, mais combien difficile à réaliser, de désacraliser l'art, d'en dépasser l'objet, pour en faire un état d'être et d'esprit.